Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 1

Artikel: Les surnoms des communes vaudoises
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180308

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Plusieurs des ouvriers, tournant le dos aux CASSES, attendaient immobiles. D'autres, groupés au fond de l'atelier, causaient à voix basse comme on le fait devant une maison mortuaire, en attendant le convoi. Trois autres décoraient d'une grande croix de papier blanc et de pâles fleurs, la FORME noire qui contenait la composition du dernier numéro de la PATRIE. Cette FORME fut placée sur une large planche; quatre COMPOSITEURS s'approchèrent pour porter le cercueil. Un autre TYPOGRAPHE, revêtu d'un long par-dessus noir, se détacha du groupe dont nous venons de parler, et vint se placer à la gauche des porteurs. Tout le reste suivit dans un profond recueillement. Les pleureurs fermaient la marche et faisaient retentir l'air de cris déchirants. Le cortége s'arrêta en face de la fosse, grand trou carré pratiqué dans le plancher, par lequel, au moyen d'une poulie, la lourde FORME fut descendue au rez-de-chaussée où les PRESSES allaient gémir une dernière fois pour la PATRIE.

Chose curieuse, les amis les plus intimes de la défunte, ses nombreux rédacteurs, ses actionnaires, faisaient tous défaut dans ce moment suprême; pas un abonné même ne vint lui rendre les derniers devoirs. De tout ce qui l'avait entourée à l'origine, il ne lui restait que ses TYPOGRAPHES, pour l'accompagner au champ du repos.

Une ESPACE d'imprimerie fut jetée dans la fosse par un des assistants pour simuler le vide que la défunte laissait dans la presse vaudoise. Et chacun de reprendre sa besogne.

Hélas ! tel est ce monde de transitions que le vide ne se fit pas sentir longtemps. Une heure après la scène que nous venons de raconter, l'atelier avait repris sa physionomie habituelle, la gaieté rayonnait sur tous les visages. Sur la même table de marbre où la PATRIE avait été mise en pages pendant cinq ans, rayonnait déjà souriante et pleine d'espoir, la FORME du premier numéro de l'INDÉPENDANT, qui s'est annoncé d'une manière si engageante par quelques numéros spécimen. Dégagé comme il nous l'a dit de tout comité, d'actionnaires et de censeurs, qui regardent par dessus l'épaule du rédacteur pendant qu'il écrit son premier Lausanne, ce journal aux allures franches et impartiales, nous paraît vouloir entièrement répondre à son titre. Les trois numéros spécimen ont été consciencieusement rédigés. Un bulletin politique bien résumé; les nouvelles des cantons sous une forme à la fois succincte et complète; une part notable consacrée aux affaires du canton de Vaud; une chronique agricole particulièrement bien traitée et se faisant lire agréablement par tout le monde, même dans ses détails les plus spéciaux; des articles de fonds, des variétés bien choisies, de nombreuses annonces intéressant le commerce et l'industrie, voilà ce que l'INDÉPENDANT nous a déjà donné et ce qu'il nous promet pour l'avenir. L'accueil qui lui a été fait généralement, lui est un sûr garant de réussite, s'il sait maintenir fidèlement son programme. L. M.

Les surnoms des communes vaudoises.

Il n'y a sans doute pas de village, pas de commune, pas de ville même, dans notre bon pays de Vaud dont les habitants n'aient été dotés par leurs proches voisins de quelque surnom générique, et il serait certainement curieux de former la liste complète de ces dénominations. Bon nombre de ces noms de guerre doivent être mis sur le compte de rivalités ou de querelles, ou peut-être encore sont-ils le résultat du simple voisinage, car on connaît souvent trop bien ses voisins pour les aimer de bonne affection. Quoi qu'il en soit, il est probable que pas une localité n'a été oubliée, et en attendant que nous puissions donner la liste complète de ces surnoms nous en recueillons quelques-uns dans nos souvenirs et nous les donnons sauf erreur.

Assens, *lè Betatzè*, les bissacs, les besaces.

Belmont près Lausanne, *lè Couincouârè*, les hannetons.

Bioley-Orjulaz, *lè Pètalâitia*. Intraduisible, *lâitia* signifie *petit-lait*.

Bottens, *lè Ruffan*, sens inconnu.

Boussens, *lè Renaillè*; il y a des marais dans la commune.

Bretigny près Echallens, *lè z'Agacè*, les pies.

Bretigny sous Morrens, *lè Tchivrè;* probablement parce que leurs voisins de Cugy s'appellent *lè Bocan*.

Cheseaux près Lausanne, *lè Gremau*; sens inconnu.

Cossonay, *lè Traîna-masse;* littéralement, les traîne-gourdins.

Cronay, *lè Niaquelou*. Voici la légende. La carcasse d'un mulet, ou d'un cheval, gisait dans les champs; des corbeaux s'y abattirent et n'y trouvant que les os, s'écrièrent en leur patois: *n'y a que l'ou! n'y a que l'ou!* c'est-à-dire, *il n'y a que l'os:* de là le surnom.

Cugy, *lè Bocan*.

Echallens, *lè Râudze-mulet*. Leurs voisins, dit la légende, les accusent d'avoir mangé un mulet.

Epalinges, *lè Bègo*. Les armes de cette commune sont un jars, oie mâle, en patois *un bègo*. On raconte dans la commune qu'un fifre d'Epalinges avait pris part à la campagne de Villmergen et s'y était distingué, mais qu'il en était revenu avec son haut-de-chausses troué par derrière, comme La Merluche dans l'avare, si bien que leurs Excellences, en récompense de ses services, firent placer, dit-on, sa statue sur une fontaine de Berne avec un jars *que lâi terè son pantet*.

Etagnières, *lè Corbé*, les corbeaux.

Fey, *lè Rattè*, les souris.

Froideville, *lè Caca-tchou*. Froideville n'est pas plus fertile en choux que tout autre village du Jorat; c'est en petits chars de bois que la contrée est surtout fertile.

Lausanne, *lè Tata-dzenelhe*.

Leysin, *lè Farvagnats;* sens inconnu.

Malapalud, *lè Palantze:* une *palantze* est un grand levier de bois.

Romanel près Lausanne, *lè Buïa-tza*; mot à mot, *les lessives chats*.

Saint-Barthelemy, *lè Sauce-mâi;* mot à mot *les suce-miel.*

Saint-Saphorin, près Vevey, *lè Goths.* Selon l'*Histoire du pays de Vaud par un Suisse,* un parti de Goths se serait arrêté ou établi dans la contrée.

Villars-le-Terroir, *lè Molliet,* c'est-à-dire *gens qui aiment les ragoûts, les brouets, les sauces.*

Le liste sera poursuivie quand nous aurons d'autres matériaux. L. F.

BENIGNA

2 HISTOIRE VILLAGEOISE

(D'après l'allemand d'Auerbach.)

La mère rôda plusieurs jours autour de la maison sans proférer un mot. Georges insista de toutes ses forces auprès de Benigna pour qu'elle se rendît, ne fût-ce qu'une seule fois vers sa mère, et lui fit quelques excuses; mais Benigna affirma qu'elle ne le ferait jamais.

« Mais alors, si je dois renoncer à toi? »

— Tu le feras aussi peu que moi, je demanderai pardon. Et elle avait raison. Cependant Georges, ne pouvant supporter le mécontentement muet de sa mère, pensa qu'il lui était permis de recourir à un mensonge. Un jour donc, il dit à sa mère, que Benigna lui faisait faire mille excuses, mais qu'elle ne pouvait absolument se résoudre à venir en personne lui demander pardon, que c'était un des côtés originaux de sa nature; qu'elle n'avait qu'à se rendre une fois chez Benigna pour juger, par elle-même, combien cette fille était bonne. D'autre part, il dit à Benigna combien sa mère avait de bonnes dispositions pour elle.

La vieille Brigitte se rendit donc auprès de Benigna qu'elle trouva occupée à broder. « Je te pardonne, lui dit-elle, et toi, de ton côté, tu me pardonnes le mauvais souhait que je t'ai fait, que tu sois un jour raillée comme tu m'as raillée. Nous avons eu tort toutes deux. »

« Oui, oui, c'est bon, » répondit Benigna en humectant à ses lèvres son fil pour enfiler son aiguille, et quand Brigitte lui tendit la main, elle affecta de poursuivre son ouvrage.

— Tu es belle, lui dit Brigitte, chacun doit en convenir, mais puis-je te dire quelque chose?

— Pourquoi pas?

— Vois, je n'ai jamais été belle, mais cependant je puis me représenter combien il est agréable de l'être.

— Très bien! Et quel agrément y a-t-il donc à être belle?

— Ce doit être un grand bonheur! Mais si tu y songes toujours, je pense qu'il ne peut rien en résulter de bon pour toi.

La vieille ajouta encore beaucoup de choses propres à toucher le cœur, ce à quoi Benigna répondit qu'elle s'en souviendrait. Mais lorsque Brigitte fut loin, elle se plaça devant son miroir, se regarda en se souriant, en se saluant, et fut satisfaite d'elle-même.

L'automne venu, on publia à l'église les bans de mariage de Georges avec Benigna. Lorsque, au sortir du temple, on adressa des félicitations à la vieille Brigitte, elle répondit par un geste silencieux, et pourtant elle ne se doutait point que Benigna avait insisté auprès de Georges pour que celui-ci renvoyât sa mère chez une sœur qui habitait un petit hameau à quelques lieues de distance. Mais Georges lui avait répondu en termes émus, qu'il ne ferait jamais cela et qu'il ne quitterait sa mère que lorsque la mort la lui enlèverait; qu'il ne pouvait envoyer sa mère chez sa tante parce que c'était une maison de désordre où sa mère souffrirait. Benigna finit par se rendre à ses raisons, et lui dit d'un ton malin : « Sais-tu pourquoi j'y consens? »

— C'est que tu m'aimes et que tu as un bon cœur.

— Tu me plais, mais je ne puis souffrir que les hommes parlent toujours de la bonté de leur cœur. J'ai consenti à ce que tu gardes ta mère auprès de toi, parce que, pour la première fois, tu as eu assez de bon sens pour ne pas me menacer de te quitter. Tu ne le pourrais du reste pas.

La noce eut lieu. Jamais l'église de la paroisse n'avait vu un si beau couple. La joie fut générale. Seule, la mère Brigitte garda sa triste situation d'esprit; elle ne mangea quoi que ce soit au repas de noces; plus tard quand le bal commença, elle s'assit en un coin et fit son repas d'un morceau de pain qu'elle avait apporté dans sa poche.

Georges se trouva uni à la plus belle femme de la contrée. Déjà précédemment, il était, à la fois, un des ouvriers les meilleurs et les plus gais de la forge. Une nouvelle vigueur parut en lui. C'était un vrai plaisir de le voir, bras nus, armé du grand marteau, ayant derrière lui un gros feu avivé par le soufflet, retirer le fer rougi à blanc, le marteler sur l'enclume, chanter pour qu'on frappe en mesure, tandis qu'il balançait en l'air son énorme instrument. A la maison, en revanche, régnait le ton le plus aigre. Madame Brigitte, d'un côté, se plaignait à son fils de ce que Benigna ne lui adressait jamais le moindre remercîment, quelque service qu'elle lui rendît. En vain travaillait-elle, non pas comme une, mais comme deux servantes, Benigna se laissait servir comme chose due. Georges lui répondait pour l'apaiser, que Benigna faisait son ouvrage de brodeuse, qu'elle ne pourrait vaquer aux travaux de la maison qu'en se gâtant les mains, ce qui lui rendrait sa besogne impossible. Maman Brigitte ne se payait point de ces raisons, et soutenait que, sans se gâter les mains, on pouvait avoir un sourire de satisfaction, une expression affectueuse de reconnaissance. Loin de là, ajoutait-elle, elle ne me témoigne que mépris et aversion. J'éprouve de vives craintes, disait-elle souvent, Benigna ne sera douce et affectueuse que lorsqu'elle aura éprouvé un grand chagrin, et si un malheur lui arrive, il tombera également sur toi, mon fils!

Benigna, de son côté, se plaignait sans cesse de sa belle-mère, et Georges ressentait de tout cela un profond chagrin. Il honorait sans doute, et sérieusement, sa mère. D'autre part, il aimait Benigna au delà de toute idée. Cependant l'aigreur et la dureté de Benigna se montrait toujours plus. Ce qui faisait le plus de peine à Georges, c'est que Benigna ne souffrait point que la vieille mère les accompagnât lorsqu'ils allaient en visite ou en partie de plaisir à la campagne, pas même à la fête d'une société de chant que les ouvriers forgerons avaient formée entre eux. Puis, partout où Benigna trouvait un homme, non-seulement elle prenait le plus grand plaisir à ses hommages, mais elle se représentait même qu'il fallait qu'on l'adorât.

Lorsque Georges lui fit des observations là-dessus, elle répondit que sa belle-mère Brigitte l'irritait; puis elle se mettait à pleurer sur la dureté de cœur de son mari, qui, la voyant en larmes, était inconsolable et se hâtait de lui demander pardon afin qu'elle reprît sa bonne humeur. Ainsi se passa une année. Sa mère se plaignait. Benigna se plaignait. Georges essayait de les consoler et de se consoler lui-même, en disant que les choses iraient mieux une fois qu'il y aurait un enfant dans la maison.

Georges conçut pour la première fois une certaine terreur de sa femme, lorsque celle-ci lui déclara qu'elle ne souhaitait point avoir d'enfant, et qu'une femme restait plus belle lorsqu'elle n'en avait point.

Georges en ressentit une peine profonde. Il ne battit plus le fer en cadence avec ses camarades, il donnait toujours son coup trop tôt ou trop tard. Sa mère observa son chagrin. Quant à Benigna, elle ne s'en soucia point. Un jour enfin, maman Brigitte dit à Georges qu'elle voulait essayer de se retirer auprès de sa sœur, mais elle lui recommanda de n'en rien dire à Benigna, parce que si, comme elle le prévoyait, elle n'y pouvait pas tenir, et qu'elle revînt, elle serait encore plus esclave de sa belle-fille et par conséquent plus mal. Georges lui promit de garder le secret. Après le départ de la mère, il n'y eut que joie et sérénité dans le petit ménage. Benigna usa, au plus haut degré, de tout le prestige et de tout l'ascendant qu'elle avait sur son mari. Celui-ci n'éprouva de nouvelles craintes qu'un jour où Benigna lui dit : « Nous pourrions pourtant vivre toujours aussi heureux si ta mère n'était plus là. » (*La suite au prochain numéro.*)

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE